

« Le long voyage vers la nuit... »

Jean Cléo Godin

Number 54, 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26832ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Godin, J. C. (1990). Review of [« Le long voyage vers la nuit... »]. *Jeu*, (54), 187–189.

«le long voyage vers la nuit...»

Texte d'Eugene O'Neill; traduction : Michel Dumont et Marc Grégoire. Mise en scène : François Barbeau; assistance à la mise en scène et direction de plateau : Monique Duceppe; décor : André Hénault; éclairages : André Prairie; costumes : Anne Duceppe; musique : Catherine Gadouas; conception sonore : Richard Soly; accessoires : Normand Blais assisté de Ninon Larrivée. Avec Françoise Faucher (Mary Tyrone), Guy Provost (Jim Tyrone), Paul Savoie (Jimmy Tyrone), Jean L'Italien (Edmund Tyrone) et Jasmine Dubé (Cathleen). Production de la Compagnie Jean-Duceppe, présentée au Théâtre Port-Royal du 1^{er} novembre au 9 décembre 1989.

La scène du Théâtre Port-Royal se prête particulièrement mal, on le sait, au répertoire du réalisme psychologique, auquel elle pose des défis quasi insurmontables. Dans cette production de la Compagnie Jean-Duceppe, on a l'impression que le décorateur en a pris son parti et a décidé d'accentuer le déséquilibre des masses plutôt que de le corriger. Le résultat m'a paru désastreux :

un espace de jeu minuscule ressortant comme une excroissance d'une toile semi-transparente coupant tout l'espace scénique et derrière laquelle on devinait, au besoin, une salle à manger, un hall d'entrée, une véranda et, à l'étage, un corridor conduisant aux chambres. Seul ce dernier espace justifiait ce type de dispositif, et les scènes où l'on aperçoit la silhouette fantomatique de Mary hantant ce corridor sont visuellement efficaces. Pour le reste, malheureusement, le rideau coupe l'espace de vie familiale de manière absurde et nie le propos de la pièce, dont l'incontournable réalisme psychologique est affirmé par le luminaire au fil pendant qui, dans la pièce, sert à illustrer l'avarice du père. Or, dans ce décor faussement stylisé, froid et sans couleur — surtout, sans profondeur ni même existence —, cet essentiel plafonnier dont le père éteint l'une après l'autre les trois ampoules apparaît comme une incongruité qui dépare l'ensemble, dont il aurait dû au contraire constituer l'élément central, celui qui devait donner à l'ensemble sa cohérence.

Françoise Faucher (Mary Tyrone) et Guy Provost (Jim Tyrone) dans *Le Long Voyage vers la nuit* d'Eugene O'Neill, mis en scène par François Barbeau au Théâtre Port-Royal. Photo : François Renaud.





Le problème du décor est celui de la mise en scène, qui donne l'impression de se limiter à un espace de jeu plaqué sur une toile de fond : les personnages *sortent* littéralement de la maison où ils *vivent* — on les voit circuler, manger —, pour venir *jouer* leur scène, dire leurs répliques, parler au public. Cette coupure est d'autant plus absurde que Mary ne cesse de répéter qu'elle serait peut-être plus heureuse si cette maison constituait un «vrai foyer» : comment le spectateur peut-il en juger, puisqu'on le lui cache? Pire, on le laisse deviner, mais comme si ça ne faisait pas partie de la pièce! Toutes les scènes se joueront donc sur ce plateau exigu, encombré de chaises, où les mouvements des personnages sont forcément limités : ils se feront face ou (plus souvent) se tourneront le dos. C'est efficace et limpide, bien sûr, mais ça manque désespérément d'imagination...

On sait qu'O'Neill n'a pas voulu que cette pièce qui raconte l'histoire de sa propre famille soit jouée de son vivant. Le personnage du dramaturge, c'est le plus jeune des deux fils, Edmund, dont on apprendra au cours de cette unique journée que dure l'action de la pièce qu'il est tuberculeux et devra donc se faire soigner dans un sanatorium. Son frère aîné, Jimmy, est un comédien raté qui n'a pas fini de régler ses problèmes avec son père et qui, témoin impuissant de la déchéance d'une mère qu'il adore, se réfugie dans l'alcool. Le père, qui a renoncé à une belle carrière comme acteur shakespearien pour s'accrocher à un rôle médiocre mais rentable, investit dans l'immobilier plus que dans son foyer, sur lequel il croit pourtant régner. Mary, la mère, est devenue toxicomane par ennui, à la suite de la mort d'un enfant de laquelle elle tient son fils aîné responsable, et parce que la vie

«La vérité chemine à travers les mensonges, les fuites [...] Les personnages se tournent [...] souvent le dos, se contournent, s'évitent.»
 Sur la photo : Paul Savoie (Jimmy) et Guy Provost (Jim Tyrone). Photo : François Renaud.

d'errance avec un mari constamment en tournée l'a privée de toute sécurité, de toute stabilité intérieure.

La *nuit* attend chacun des quatre membres de la famille Tyrone au terme de ce voyage, de cette journée. Sous forme d'une irrémédiable médiocrité, sans doute, pour Jimmy et son père, dont le «voyage» ne peut que se poursuivre sur sa lancée, dans une inimitié réciproque et farouche que les autres drames vont accentuer. Mais au cœur de l'action dramatique, c'est la révélation de la maladie d'Edmund et de la rechute de la mère qui donne à cette journée toute sa tension et son ressort tragique. Edmund traîne un mal que sa mère appelle un «mauvais rhume d'été» et que son père attribue à un paludisme attrapé lorsqu'il était marin sous les tropiques, mais c'est une tuberculose que diagnostiquera le médecin: sa nuit, ce sera une longue cure dans un mauvais sanatorium. Mary, la mère, est d'abord une convalescente dont chacun épie les mouvements et les moindres paroles, espérant une guérison définitive, mais dont la rechute brutale deviendra bientôt évidente: Mary est définitivement entrée dans la nuit de son désordre intérieur et d'une toxicomanie qui la conduira à une mort certaine, peut-être désirée.

Dans cette pièce admirable, la vérité chemine à travers les mensonges, les fuites, les dénis d'évidences. C'est pourquoi les personnages se tournent si souvent le dos, se contournent, s'évitent. Les véritables aveux ne se font qu'à deux; à trois, on peut être sûr que quelqu'un ment aux autres. La haine que se portent Jimmy et son père refait surface quand les deux se retrouvent seuls, mais ils jouent les réconciliés quand surgit l'un des deux autres. Edmund, le plus lucide de tous, feint tant qu'il peut d'ignorer sa maladie, dans l'espoir d'aider sa mère. Les trois hommes de cette pièce étaient joués avec une grande justesse par Paul Savoie, Jean L'Italien et, surtout, un Guy Provost sachant montrer, au-delà de l'autorité et des violences du personnage, sa faiblesse et sa veulerie. Mais ces trois comédiens ont surtout réussi à fondre leur jeu dans une tension commune vers celle qui domine toute la pièce, cette bouleversante Mary Tyrone interprétée par Françoise Faucher. Dès le début de la pièce,

alors qu'elle se veut sereine, elle est dénoncée par ses gestes: ses mains qu'elle n'arrive pas à maîtriser, ses cheveux qu'elle retouche sans cesse. Et la brume qu'elle sent venir avant les autres, elle répète que c'est la corne de brume, non la brume qui l'angoisse: sa manière à elle de manifester ses contradictions, de dire et de cacher en même temps son drame profond. Dès la fin de la première partie, elle a basculé dans sa brume intérieure: «C'est toi qui nous abandonnes, Mary», lui dit son mari à qui elle vient de reprocher de l'abandonner. Dès qu'on aborde avec elle la question de sa «maladie», elle répond inmanquablement: «Je ne sais pas de quoi tu veux parler». Elle se réfugie ensuite dans son passé, retrouve ses rêves de jeune fille qui voulait devenir religieuse, sort du coffre sa robe de mariée qu'elle revêt, mais pour se transformer en son propre fantôme. «Il ne faut pas me toucher», dit-elle à la scène finale où, dans un état second, elle raconte sa vie passée. «Et pendant un moment, j'ai été tellement heureuse»: c'est la dernière réplique de la pièce. Ce long monologue final de Mary, entourée de ses hommes plongés dans un désespoir muet, constituait sans contredit le plus beau moment de la pièce, et l'aboutissement d'un cheminement sinueux, tout en tensions contrôlées, que Françoise Faucher a rendu avec toute l'aisance et toute la sensibilité qu'on lui connaît.

jean cléo godin